

MATHIEU LARNAUDIE BLOCKHAUS



ROMAN

MATHIEU LARNAUDIE BLOCKHAUS



Quelques blocs de béton qui stagnent au large, comme couchés sur la mer, quelques blockhaus et un petit musée. Aujourd'hui, ce sont les seuls vestiges que le village d'Arromanches conserve du débarquement de Normandie. Le 6 juin 1944, en une nuit, c'est pourtant sur cette plage que les alliés construisirent le port artificiel permettant d'engager la grande bataille qui mit fin à la deuxième guerre mondiale.

En arrivant dans ce haut lieu de l'Histoire que l'Histoire a déserté, le narrateur compte mettre à profit l'isolement et le silence pour écrire. Mais son désœuvrement le rend perméable à tout ce qui s'y passe. Il laisse flâner son regard, se promène sur la plage et sur les falaises, observe le village et ses habitants. Par indices successifs, il recompose la discrète dramaturgie qui se joue au milieu de ce paysage obsédant, dont l'atmosphère semble agir directement sur les êtres.

Ce roman, bercé par le rythme des marées, habité par une tension sourde, distille le sentiment que le plus inattendu peut surgir à n'importe quel instant. Mathieu Larnaudie nous plonge dans une étrange ambiance gothique contemporaine et nous emmène vers les endroits troubles et secrets où se tient l'énigme du désir.

Né en 1977, **Mathieu Larnaudie** est membre du collectif *inculte*. Pensionnaire à la villa Médicis en 2019-2020, il est l'auteur, notamment, de *Strangulation* (Babel n° 1331), *Les Effondrés* (Actes Sud, 2010), *Acharnement* (Actes Sud, 2012), *Notre désir est sans remède* (Actes Sud, 2015) et *Les jeunes gens* (Grasset, 2018).



13,90€

WWW.INCULTE.FR

BLOCKHAUS

BLOCKHAUS

MATHIEU LARNAUDIE

éditions inculte

I

FRONT DE MER

À la gare de Bayeux, le temps de laisser s'écouler les quelques minutes de battement qui séparent l'arrivée du train de Paris, dont je descendais, du départ de l'autocar dans la direction d'Arromanches, je me mis à l'abri sous un petit auvent à peine assez large pour me protéger de la pluie, avec ma valise à mes pieds. Déjà stationné, le véhicule vibrait sourdement, la porte ouverte, les essuie-glaces actionnés; j'attendis que le chauffeur me fît signe de grimper; j'étais le seul voyageur.

Au premier rond-point, la route monte sur la droite: derrière nous s'éloignait à travers la bruine l'énorme cathédrale qui règne au-dessus de la ville, silhouette démesurée, jaillie comme sous l'effet d'une poussée tellurique à la manière de ces monts solitaires dont la masse incongrue écrase le paysage, sorte de Ventoux normand, au pied de quoi l'on sait que se déplie, dans un petit musée construit sur mesure pour lui servir d'écrin, la célèbre tapisserie qui dit la bataille de Hastings et les triomphes de Guillaume le Conquérant.

En songeant, ballotté par les premiers virages, à la longue frise brodée, aux près de soixante-dix mètres sur lesquels court le récit glorieux, sa geste illustrée, racontée au point d'aiguille en guise de poème, je me

sentis renvoyé aux empêchements qui m'avaient mené là, et que j'étais prétendument venu affronter. J'étais bien loin de tout esprit de conquête. Le monumental roman en images et en latin me rappelait à mes propres velléités romanesques, à mes difficultés à broder quoi que ce soit, que j'avais pourtant ici l'espoir de juguler. J'étais censé me remettre à écrire; tel était même le prétexte avoué du séjour qui commençait: assommé par cette pensée, j'appuyai ma tempe contre la vitre froide, sillonnée de gouttes de pluie. C'était mal barré.

Le car traverse un plateau émaillé de villages déserts, de fermes isolées, semées parmi le bocage. On ne s'y arrête pas; nul n'y fait signe en bord de route, sous les abribus rudimentaires qui semblent n'avoir été construits que par acquit de conscience pour jalonner le chemin. On croirait lorsqu'on y passe que les gens qui vivent là, reclus dans leurs hameaux, n'en sont jamais sortis, émissaires dépêchés par l'Humanité depuis des temps immémoriaux – ceux de Guillaume le Conquérant peut-être – à seule fin d'assurer en ces lieux un maigre peuplement: pour qu'il y ait quelqu'un plutôt que personne.

La pluie avait cessé et déjà – ainsi qu'il arrive d'ordinaire plusieurs fois par jour dans ces régions – un morceau d'azur délavé, une culotte de zouave, se dégageait dans un coin du ciel. Les bosquets aux arbres noirs, tordus, les champs ras suintant de bourbiers se répétaient.

Soudain, le plateau se casse, s'effondre et laisse apparaître la mer : au bout de quelques hectomètres, le car glisse alors le long d'une rampe qui dégringole en deux lacets jusqu'au bourg posé sur le rivage, encaissé entre collines et falaises.

Il y a bien longtemps que les trains ne viennent plus jusqu'ici ; on ne trouve plus trace des vieux rails, enfouis sous la végétation des jardins alentour ou dissous dans l'asphalte de la route ; les anciennes voies étroites des chemins de fer du Calvados ont complètement disparu. On descend pourtant à l'arrêt « Gare », mais c'est la poste qu'on a relogée dans le petit bâtiment d'un étage au crépi granuleux, ravalé sous une couche de peinture rosâtre, devant lequel l'autocar vous dépose.

En traînant ma valise, dont les roulettes sur le gou-dron humide me paraissaient commettre un vacarme du diable propre à déranger les riverains engourdis dans le silence – mais les volets étaient unanimement clos et il était peu probable, de fait, que mon bazar dérangeât quiconque –, je parcourus l'avenue qui mène en ligne droite jusqu'à l'étroite rue commerçante, laquelle trace une parallèle à la plage. Il n'y avait pas grand monde là non plus : quelques échoppes aux devantures ouvertes, des présentoirs à cartes postales avancés sur le pavé, une poignée d'âmes qui se battaient en duel et me regardèrent passer d'un air absent, moins par curiosité pour un nouveau venu ou par réprobation à l'encontre

du boucan que faisait ma valise que par désœuvrement manifeste.

Je pris encore une ruelle, puis, juste avant d'arriver sur la digue, à main gauche, j'ouvris le portail de la petite cour arrière de la dernière bâtisse, ainsi que m'avait recommandé de faire l'amie qui m'en avait confié les clefs. Après que je m'étais ouvert auprès d'elle de mes affres du moment, elle m'avait proposé de passer quelque temps dans la maison de famille qu'elle possède au bord de la mer ; j'avais accepté l'aubaine de ce havre hors saison en espérant qu'une telle atmosphère marine et studieuse pourrait débloquent les choses, me relancer, et en me disant qu'au pire, cela ne me ferait pas de mal de prendre l'air.